

L'inconnu

« Parfois, j'ai l'impression de n'être qu'un fantôme, invisible aux yeux des autres et errant inutilement dans ma propre vie »

— Pensées d'un inconnu —

Il était assis sur le quai du métro, au milieu des vieux chewing-gums aplatis et des mégots de cigarettes consommées. Sous un banc près de lui, un rat grignotait les restes d'un sandwich abandonné. Quelques déchets jonchaient le sol ici et là. Une odeur de graisse provenant des rails flottait dans l'air. Les néons accrochés au plafond projetaient une faible lueur vacillante. Il faisait froid. Une nouvelle soirée de novembre s'annonçait, glaciale et humide. Le quai était pratiquement désert. De temps à autre, une rame s'arrêtait et déversait son lot de voyageurs avant de reprendre son éternel et monotone parcours. Alors le quai s'animait soudainement et l'inconnu profitait de ces quelques minutes d'agitation pour oublier sa triste solitude. Mais les gens passaient devant lui sans le voir, trop pressés, trop occupés. Ils filaient devant lui tel un coup de vent et finissaient par disparaître dans le long couloir qui menait aux escaliers. Puis le silence retombait, encore plus pesant que les précédents. Et comme toujours, l'inconnu était resté invisible aux yeux des gens.

C'était devenu son quotidien et il s'y était habitué avec le temps. Les années avaient réussi à effacer sa peine et sa colère, puis à apaiser sa rancœur avant de lui coller cette indifférence qui ne le quittait pas. L'inconnu ne prêtait plus attention aux regards dégoûtés et méfiants qui se posaient sur lui. Il ne se préoccupait plus de son allure sale et poussiéreuse, parfois même repoussante. Il fut un temps où la cruauté des gens l'avait blessé et où ses vieux vêtements troués et usés lui faisaient honte. Désormais, celui qu'il était devenu n'importait plus vraiment. Il avait appris à supporter les moqueries de la part de ceux qui se croyaient supérieurs, les coups de pied reçus pour rigoler et les crachats pour s'amuser. Il avait appris que les autres ne se préoccupaient pas de lui et qu'ils ne le feraient probablement jamais. Il avait appris à n'être plus qu'une ombre, une statue de pierre assise sur ce quai, le regard perdu dans le vide en attendant patiemment que le temps défile. L'inconnu avait pratiquement tout appris et tout accepté. Mais il ne s'était jamais fait à ce sentiment d'impuissance qu'il ressentait quand la violence envahissait son quotidien. Il se haïssait de ne pas réussir à venir en aide auprès de ceux qui en avaient besoin, juste devant ses yeux. Il avait connu cette détresse, cette immense panique d'être

livré à soi-même tandis que les gens autour faisaient semblant de ne rien voir et de ne rien entendre. Il connaissait le son désespéré de ses appels à l'aide restés sans réponse et qui avaient fini par se perdre dans l'écho de son malheur. Alors bien sûr que l'inconnu aurait voulu courir après ces brutes qui s'étaient unies contre ce pauvre homme pour le frapper. Mais ses jambes affaiblies par la fatigue ne le supportaient plus. Il avait bien essayé de crier pour avertir cette femme que la silhouette encapuchonnée derrière elle s'apprêtait à dérober son sac à main. Mais sa voix s'était perdue avant même qu'elle ne franchisse ses lèvres. Il n'avait pas adressé la parole à quelqu'un depuis si longtemps que ses cordes vocales avaient fini par oublier comment fonctionner. Il s'était efforcé d'attirer l'attention de ce jeune alcoolique qui somnolait sur un banc pour éviter qu'il ne s'étouffe avec son vomi. Mais il avait été trop lent et au moment où il l'avait atteint, le jeune homme était déjà mort. L'inconnu n'avait même pas pu appeler les secours ou la police. Il ne possédait plus de téléphone depuis bien longtemps. Alors ses nuits continuaient de s'enchaîner au même rythme que les bagarres, les vols et les agressions sans qu'il ne puisse intervenir. Et l'inconnu restait assis sur ce quai, attendant la prochaine rame.

« S'ils prenaient le temps d'écouter alors peut-être qu'ils entendraient la détresse de mon cœur qui appelle à l'aide »

— Pensées d'un inconnu —

L'inconnu avait passé tellement de temps assis sur ce quai, les jambes repliées contre son corps frêle et le menton appuyé contre ses genoux osseux, qu'il avait fini par apprendre par cœur les horaires du métro et que certains visages lui étaient devenus familiers. Il reconnaissait les travailleurs qui faisaient le même trajet chaque matin, les étudiants qui se rendaient à l'université, les fêtards qui sortaient tous les samedis soir. Mais est-ce qu'un seul de ces visages serait capable de reconnaître le sien ? Peut-être autrefois, lorsque l'inconnu s'asseyait sur le trottoir en face de la grande rue pour regarder les voitures passer et les gens traverser. Il riait en voyant les enfants se précipiter à l'école ou les parents en retard qui couraient le nez fixé sur leur montre. Lors des beaux jours, l'inconnu profitait du soleil qui venait caresser ses joues amaigries et réchauffer son cœur. Il souriait aux passants, distribuant des bonjours ici et là. Les gens lui répondaient parfois. Certains lui donnaient une petite pièce. Une fois quelqu'un lui avait offert une pâtisserie. Peut-être que l'un d'entre eux l'aurait reconnu. Qui sait ? Mais souvent, les gens passaient devant lui en faisant semblant de ne pas le voir. Les mères serraient la main de leurs enfants un peu plus fort en leur disant de faire attention à lui. Durant ces moments-là, même les rayons du soleil n'arrivaient plus à réchauffer son cœur. Le soir, il descendait lentement les escaliers et rejoignait le quai du métro où il pouvait s'asseoir à l'abri du vent et de la pluie. Il remontait dans la rue au petit matin et savourait les odeurs de croissant et de café. Il avait gardé cette routine pendant plus de deux ans jusqu'au jour où son corps avait refusé de lui obéir. Ses jambes étaient devenues trop faibles, son dos trop douloureux et sa santé trop fragile pour l'aider à remonter les escaliers. L'inconnu s'était alors résigné. Il n'avait pas eu d'autre choix que de rester dans la pénombre du métro, encore plus invisible aux yeux du monde. Il s'était souvent efforcé de ne pas voir la ligne blanche qui délimitait le quai et qui imposait cette barrière imaginaire aux voyageurs pour les protéger contre la rame du métro. Mais pourquoi s'infligeait-il une telle peine ? Pourquoi ne voulait-il pas parcourir ces quelques pas qui avaient le pouvoir de mettre fin à sa souffrance, à toute sa peine et sa solitude ? Sa volonté de vivre était plus forte que son envie de mourir. L'inconnu voulait préserver la dernière chose qui lui restait : la vie. Il devait conserver les battements presque imperceptibles de son cœur et le souffle légèrement rauque de sa respiration. Il devait continuer de tenir malgré tout et attendre la prochaine rame.

« La solitude me ronge, j'ai envie de baisser les bras et de tout abandonner. Je ne me supporte plus. Ma propre compagnie m'est devenue intolérable »

— Pensées d'un inconnu —

Lorsque vers vingt-trois heures trente les voyageurs commençaient à se faire plus rares, l'inconnu savait qu'il allait devoir attendre seul jusqu'à l'aube qu'une nouvelle journée commence et que les gens reprennent leur routine. Certaines nuits, cette solitude pesait lourd sur ses maigres épaules et les souvenirs venaient l'assaillir par centaines et par milliers. Ils se superposaient dans son esprit, lui rappelant sans cesse ce qu'il avait perdu et ce qu'il ne retrouverait jamais. Les images tourbillonnaient à toute allure dans sa mémoire, virevoltant dans ses pensées puis s'échappant dans ses larmes brûlantes. Les images devenaient plus violentes, plus insistantes comme si elles forçaient l'inconnu à se souvenir de tout. Comme si elles voulaient lui rappeler son échec. Comme si, au fond, elles essayaient de lui faire comprendre qu'il était en train de passer à côté de sa vie. Et l'inconnu avait l'impression de devenir fou quand l'image d'un repas de Noël jaillissait devant ses yeux ou que la sensation d'une douche chaude en plein hiver envahissait son corps. Il s'efforçait de ne pas y penser mais les souvenirs gagnaient toujours. Des scènes passaient en boucle dans sa tête. Il revoyait l'homme qu'il avait été, celui que les gens saluaient, remarquaient, respectaient. Celui qu'il n'était plus. Il entendait sa musique préférée et la comptine qu'il chantait avec ses frères quand il n'était encore qu'un enfant. Il se souvenait du goût du café qu'il avalait chaque jour à toute vitesse avant de partir travailler. Il se rappelait les petits détails de son quotidien, presque insignifiants, que jamais il n'aurait pensé un jour vouloir retrouver : les embouteillages le soir après le travail, le son de la radio qui se déréglaient tout le temps, les légumes qui pourrissaient trop vite, les voisins qui se criaient dessus chaque week-end, les miaulements incessants de son chat ou les pannes d'électricité. Tout cela lui manquait terriblement. L'inconnu avait le temps d'y repenser lors de ces longues heures vides et silencieuses qu'il passait à attendre. Mais il réalisait alors que tous ces souvenirs n'étaient que des souvenirs et que jamais plus son quotidien ne ressemblerait à celui qu'il avait un jour vécu. La dure réalité de la vie lui retombait dessus et l'inconnu se rappelait combien il détestait devoir prier pour ne pas mourir de faim ou de froid, combien il détestait attendre encore et encore la prochaine rame tandis que son ventre se tordait de douleur et que sa bouche s'était asséchée. Et il haïssait par-dessus tout avoir l'impression que son corps mourait à petit feu alors qu'il se battait sans cesse pour rester en vie. Il n'aimait pas cette sensation quand ses poumons peinaient à se remplir d'air,

quand les battements de son cœur devenaient trop lents, quand ses jambes ne parvenaient plus à bouger et quand la lumière devant son regard commençait lentement à s'en aller.

L'inconnu avait peur. Il était terrifié à l'idée de disparaître complètement, de s'effacer de la surface de la terre, comme si son existence n'avait jamais vraiment compté. Il craignait de manquer la prochaine rame et d'être emprisonné pour toujours dans le silence et la solitude.

« Sous ma barbe sale et touffue, sous mes paupières lourdes et fatiguées, sous mes longs cheveux gras et poussiéreux, il y a toujours un homme. Un homme devenu inconnu aux yeux du monde. Mais il existe toujours... »

— Pensées d'un inconnu —

Personne n'avait voulu connaître son histoire. Alors l'inconnu ne l'avait jamais racontée. Elle était devenue son petit secret qu'il avait gardé enfermé quelque part dans sa mémoire, au milieu des souvenirs et des regrets. Sa vie d'avant était soigneusement conservée dans les pages du meilleur chapitre de son existence. L'inconnu l'avait beaucoup relu. Parfois, cela lui faisait du bien de parcourir les lignes de son passé, de redécouvrir le visage de ses enfants, le son de leur voix et l'éclat brillant dans leurs yeux. Parfois, cela soulageait sa peine de revoir le sourire éclatant de sa femme, la forme parfaite de son visage et le bleu profond de ses iris. Mais parfois, il n'avait même pas besoin de replonger dans sa mémoire. Il lui suffisait de regarder autour de lui et d'observer les gens pour retrouver sa vie d'autrefois. Un jour, il avait aperçu un homme vêtu d'un simple jean et d'une chemise mal repassée et ses souvenirs l'avaient ramené derrière son bureau, des années auparavant, alors qu'il venait tout juste de faire son entrée dans le monde du travail. Une fois, une femme était sortie de la rame du métro et son parfum était venu chatouiller le nez de l'inconnu. Ce dernier avait immédiatement reconnu l'odeur légèrement fruitée, mélangée à celle de la lavande. C'était le parfum que mettait sa femme. Une autre fois, une vieille dame avait crié le nom de son petit-fils et l'inconnu avait entendu le même prénom que celui de son fils jaillir de la bouche de la femme âgée. Ce genre d'événement arrivait souvent et avait le pouvoir de faire renaître des tas de souvenirs dans la mémoire de l'inconnu. Mais il pouvait aussi le détruire en quelques secondes à peine, l'envahir d'une tristesse insurmontable et d'un chagrin immensément douloureux. Car cela lui rappelait que même si un jour il avait eu une adresse, un nom, un toit, une famille et un travail, aujourd'hui il n'avait plus rien. Même s'il avait connu le bonheur, l'amour, la réussite et l'épanouissement, le présent avait tout effacé. Désormais, il n'était plus que l'inconnu. L'homme invisible que la vie n'avait pas épargné. Le fantôme que les gens ne voyaient même plus. Il n'était rien de plus et rien de moins qu'un inconnu, assis sur le quai du métro, attendant éternellement l'arrivée de la prochaine rame.

« C'est dans mes heures les plus sombres que j'ai pu me rendre compte de la cruauté et du manque d'empathie de ceux que je considérais autrefois comme mes semblables. C'est lorsque j'étais au plus bas que j'ai réalisé combien mon malheur m'avait rendu invisible à leurs yeux et combien ma misère les avait effrayés. Il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre que si un jour je m'écroulais sur ce quai de métro, devant le regard de toutes ces personnes, aucune d'entre elles ne prendrait la peine de venir me sauver et mes derniers battements de cœur s'éteindraient au même rythme que mes dernières espérances. L'espoir est pourtant celui qui m'a aidé à tenir au début. Je n'attendais que cela : une main tendue, un geste, un signe du destin. Quelque chose. N'importe quoi. N'importe qui. La bonté d'une personne qui aurait réussi à voir au-delà de mon allure repoussante. La gentillesse d'un voyageur compatissant et compréhensif qui aurait tout mis en œuvre pour me venir en aide. L'humanité d'un passant qui aurait refusé de me voir sombrer dans mon quotidien infernal et silencieux. Mais tous les visages que j'ai pu croiser sont restés de marbre. Même leurs sourires cachaient leur méfiance et leur dégoût. Je crois que c'est au moment où ma vie sur le quai a débuté que l'espoir m'a définitivement abandonné. Après tout, qui aurait eu le temps de s'arrêter à la sortie du métro pour s'intéresser à cet inconnu assis au même endroit depuis des années ? Qui aurait pris le temps de manquer un rendez-vous important ou de rater le bus pour essayer de venir en aide à cet homme recroquevillé sur lui-même ? La réponse était évidente, alors j'ai cessé d'y croire. J'ai passé la première année en ne m'accrochant qu'à mes souvenirs comme s'ils avaient le pouvoir de me maintenir en vie. Mais ils n'étaient pas assez forts pour combattre mes sombres pensées. Je devais trouver une autre bouée de sauvetage. Quelque chose de plus puissant que les vagues d'idées noires qui me traversaient l'esprit. J'ai commencé à prier. Au début je ne demandais pas grand chose. Je voulais juste passer la nuit ou avoir quelque chose à me mettre dans le ventre. Puis face au silence, mon impatience est devenue plus grande, plus difficile à contenir. J'ai prié, j'ai supplié et j'ai même imploré le ciel pour qu'il prenne pitié de moi. J'ai attendu. Encore et encore. Mais le ciel est resté sourd face à ma détresse et aveugle face à ma misère. Il n'a rien voulu savoir. Il m'a laissé seul, livré à moi-même. Je n'avais plus de solution. Tout était terminé. Il n'y avait plus rien à faire. J'étais seul contre le monde, invisible pour les gens et isolé dans le silence. Alors j'ai passé le reste de ma vie à attendre la prochaine rame. »

— Paroles d'un inconnu —